



Les étudiants ont tourné un portrait de Leang Seckon, un des artistes cambodgiens les plus réputés.

On le voit lors d'une performance qu'il donne sur le lac Boeung Kak asséché, où des milliers de familles ont été expulsées pour faire place à des projets immobiliers luxueux. (DR)

Un film pour faire l'apprentissage du monde

REPORTAGE Encadrés par deux documentaristes engagés, Fernand Melgar et Rithy Panh, une vingtaine d'étudiants en cinéma suisses et cambodgiens se sont frottés aux réalités sociales d'une capitale en pleine mutation, Phnom Penh. Une expérience inédite

ANNE-LAURE PORÉE

L'ambiance est fébrile au centre Bophana. Voilà un mois que 16 jeunes étudiants de la HEAD (Haute Ecole d'art et de design de Genève), qui sont en deuxième année de cinéma, travaillent avec de jeunes Cambodgiens formés par le réalisateur Rithy Panh. Ensemble, ils ont plongé dans les noircureurs de l'histoire récente de son pays et dans les méandres d'une capitale, Phnom Penh, qui se transforme pour le meilleur et pour le pire, laissant en marge de son développement une frange importante de la population: ceux qui vivent avec moins de 1 dollar par jour.

La rencontre entre deux mondes

Le soir du 27 novembre, les apprentis cinéastes sont tendus. Ils présentent en public huit de leurs courts-métrages. Les films inachevés sont autant l'histoire de personnages et lieux découverts pendant un mois que le révélateur d'une rencontre entre deux mondes. Ils portent les

«Aujourd'hui, le cinéma est déconnecté de la réalité sociale. Je ne mesurais pas à quel point la conscience sociale n'est pas innée»

FERNAND MELGAR, CINÉASTE

montrés quelques-uns de leurs films. Les Cambodgiens n'en étaient pas revenus. «Les Suisses font un plan fixe, ça dure plu-

sieurs minutes, et ils appellent ça un film», ont commenté, dépités, plusieurs d'entre eux. Appliquant des règles de tournage strictes, ils trouvent que leurs collègues ont beaucoup de liberté dans leur manière de filmer et n'approfondissent pas assez. Souvent, ils s'interrogent sur le sens. Parfois, ils sont étonnés par la notion de la créativité des Suisses. «Les Cambodgiens ont été déconcertés par l'approche artistique de leurs collègues helvétiques», analyse le réalisateur Fernand Melgar, qui encadre la troupe avec bienveillance. Pendant un mois et jusqu'au bout, les uns et les autres confronteront ainsi leurs apprentissages et leurs certitudes.

Réveiller l'indignation

Début novembre, pour les jeunes qui débarquent de Suisse, les défis sont nombreux. Ils ne comprennent pas la langue, ils ne connaissent pas le pays et, d'emblée, Fernand Melgar les plonge dans une semaine d'exploration de Phnom Penh intense, violente et passionnante

à la fois. Rencontres et visites

sont organisées dans des lieux emblématiques (le Musée du génocide de Tuol Sleng, le stade olympique), avec les meilleurs connaisseurs de la société cambodgienne et avec ceux qui la questionnent, comme les artistes Leang Seckon ou Mak Remissa.

En quelques jours, ils découvrent le génocide commis par les Khmers rouges entre 1975 et 1979, la pauvreté criante des bidonvilles, les mirages de l'île du Diamant promettant luxe et gratitude au cœur de la capitale, la dure réalité du monde ouvrier. Pour Fernand Melgar, le choc était nécessaire afin d'inculquer une prise de conscience sociale, de réveiller l'indignation.

«Aujourd'hui, le cinéma est déconnecté de la réalité sociale», plaide-t-il. Il fallait donc que les étudiants soient boussulés, qu'ils perdent leurs repères. «Certains ne l'ont pas supporté et déjoué le regard. Je ne mesurais pas à quel point la conscience sociale n'est pas innée», concède le réalisateur à mi-parcours de la formation.

Deux outils sont mis à la dispo-

sition des étudiants pour les aider à reprendre pied, une caméra et une perche pour le son. Leur contrainte: expérimenter le cinéma direct, filmer le réel, ne pas céder au pittoresque et... boucler un court-métrage avant la fin du mois en équipe mixte, suisse et cambodgienne. Initiée sur le terrain du 7e art, cette formation a largement dépassé le cadre de l'expérience cinématographique. «J'aurais aimé connaître le miracle de la narration en images mais je crois que j'ai appris plus sur le travail d'équipe», confie par exemple Sarah. «Au début, je planifiais tout, j'écrivais tout parce que je me sentais en insécurité. Mais les Cambodgiens travaillaient différemment. C'est très intéressant.

Eux, ils vont sur le terrain et ils voient ce qui se passe. Je me suis mise en retrait, je les ai laissés faire.»

«C'est l'humain le plus important»

Alex et Julie disent avoir tout appris de Dana, 32 ans, petit bout

de femme volontaire qui a pré-

fééré le documentaire aux spots publicitaires. Ils l'ont assailie de questions pour ne pas tomber dans le piège du misérabilisme, de la bien-pensance. «Notre film, nous l'avons fait à trois, insiste Julie. Nous avons des techniques différentes mais nous partageons les mêmes idées. L'expérience du tournage est plus forte que le film. C'est l'humain le plus important.»

«Nous, les Cambodgiens, on se concentre sur les questions sociales et politiques, poursuit Dana. Eux, ils s'en fichent. Je comprends pourquoi. C'est parce que la Suisse est un pays propre. Mais ils ont proposé autre chose, ils ont proposé de travailler sur les rêves des Cambodgiens. Cela m'a plu.» De ces préoccupations décalées est né un diptyque sur le quotidien et les aspirations d'une ouvrière et d'un forain. «C'était un toubillon!» confie Adrien, ébouriffé par l'intensité de ce mois de formation. «C'était un voyage à travers le temps, un voyage dans un autre monde. C'était un rêve.» ■

Deux soirs entre peaux et mailloches

CONCERTS A Genève, le festival Batterie! promet une écoute augmentée du rythme

Deux bras, deux jambes, une tête et une escadrille d'articulations (phalanges, carpes, métacarpes, atlas et axis): la batterie est l'instrument de ceux qui savent se désaxer en conservant une pulsation.

Mais elle n'est pas qu'une machine à rythmes: apprenez à tendre les peaux des caisses, à carresser l'horizontalité des cylindres, à taper sur un peu tout ce que vous trouverez, à détourner la bête de sa fonction première, et vous découvrirez alors des pouvoirs rares, des sonorités, des mutations constamment possibles.

Le collectif de percussion Eklekto, qui a été fondé à Genève en 1974, s'emploie depuis sa création à faire vivre ces autres dimensions du son percussif – pulsatile et mélodique. Une longue histoire, qui trouvera un pic supplémentaire en ce début de semaine avec deux belles soirées, réparties entre la Cave 12 et l'Alhambra, et réunies sous l'appellatif «Batterie!

trop tôt disparue, d'une expérimentation rythmique entre autres nourrie de l'art du gameplan balinais. La prestation sera suivie d'une performance de Will Guthrie: bien au-delà de toute virtuosité sportive, ce percussionniste australien (qui s'est entre autres illustré au côté de son compatriote Oren Ambarchi, grand maître de la guitare aventureuse) promet une session tout en entrelacements de rythmes calibrés au microscope – on l'on entendra de quelle manière cette fracture est lourde de propos mélodiques.

Demain soir, à l'Alhambra, le festival prendra des airs plus telluriques avec une interprétation d'*Ilinaq*, de John Luther Adams – ici donnée pour quatre batteries. Puis viendra le tour d'Andrea Belfi: peut-être le haut point de ces deux soirées, tant cet improvisateur italien parvient à pousser son instrument au-delà de ce que l'on est en droit d'attendre de lui. Ecoutez son *Natura Morta* (sorti par l'excellent label Miasmah en

CLASSIQUE TRULS MØRK, VIOLONCELLE ABSOLU

Avant la prochaine saison qui verra Jonathan Nott à la tête de l'OSR, le concert d'abonnement donné mercredi soir au Victoria Hall dans la série Symphonie (redonné le lendemain dans celle des Grands Classiques), était particulièrement attendu. Il s'est inscrit comme une authentique signature artistique du chef britannique. La part de modernité de l'affiche a en effet de quoi réjouir. Passé par l'intercontemporain et l'Ensemble Modern, Jonathan Nott entretient un rapport décom-plexé et heureux avec le répertoire contemporain. Il a été formé à bonne école avec, notamment, la fréquentation de Pierre Boulez.

CRITIQUES

Sa conception de la musique d'aujourd'hui ne répond pourtant à aucune chapelle et n'a rien de rigide, de cérébral ou d'aride. Le musicien évolue dans la relation de façon organique, physique et affective. C'est donc le plus naturellement du monde qu'il a programmé la figure paternelle d'Henri Dutilleux avant le jeune Suisse Richard Dubugnon, et qu'il les a entourés des «anciens» Ravel et Debussy. Formidable mise en regard.

Aucun doute: Jonathan Nott est chez lui en terres actuelles. Son geste précis, son regard et son écoute à l'affût, sa capacité à décaler les points de force du fourmillement et à construire un univers équilibré dans les ruptures en fait un homme de son temps musical. Les extraits de l'exemplaire *Arcanes symphoniques pour grand orchestre op. 30* de Richard

ces *Arcanes* naviguent à l'aise entre audace et tradition, dans un stupéfiant univers en cinémascope. Et puis, il y a *Tout un monde lointain* d'Henri Dutilleux. Une des merveilles du répertoire pour violoncelle. La partition, exigeante, qui s'appuie sur des vers des *Fleurs du mal* baudelairiennes, représente une intense traversée instrumentale. Tant sur le plan technique qu'émotionnel et stylistique. Truls Mørk est l'interprète idéal de ce genre d'œuvre, qui représente un vrai risque musical et personnel. Sa lecture est fidèle et intime. Son jeu engagé, d'une limpidité éblouissante, bouleverse. Sa palette sonore semble infinie et la puissance évocatrice de son discours tient à la fois le sujet à distance et ouvre sur tout un monde... très proche.

Cette adéquation parfaite entre composition et interprète n'a pas profité avec la même évidence à *La Mer* de Debussy et aux *Valses nobles et sentimentales* de Ravel, qui ouvraient et fermaient le concert.

Si l'idée est judicieuse d'encadrer la soirée avec des compositeurs fondateurs de l'histoire de l'OSR, Jonathan Nott ne semble pas aussi en lien avec l'esprit français qu'il l'est avec Mahler ou le répertoire de nos jours. Le galbe mélodique, la rondeur, la douceur et le déroulé des chants composent des tableaux d'une grande et belle esthétique. L'énergie déployée et la puissance d'attraction libèrent des séismes et mettent l'air en mouvement. Mais l'irisation, l'in-